

William Marx, *La Haine de la littérature*,
Paris, Minuit, coll. « Paradoxe », 2015, 224 p.

David Bélanger

Université du Québec à Montréal

L'idée est devenue célèbre, et elle n'a pas attendu les déconstructivistes pour pointer le nez ; de *la crise de concept de la littérature* avancée par Jacques Rivière à *la trahison des clercs* de Julien Benda, en passant par une myriade de penseurs négatifs de la littérature, qui l'ont définie par son silence et sa pureté – Blanchot en première instance, et toute la compagnie des *bartleby*¹ –, cela fait maintenant plus d'un gros siècle qu'on

¹ Voir à ce propos l'essai de Patrick Tillard, *De Bartleby aux écrivains négatifs. Une approche de la négation*, Montréal, Quartanier, coll. « Erres essais », 2011. Le bartleby est entendu comme étant cet écrivain qui fait du silence – de la pureté de ce silence – le propre de son écriture, le choix de sa poétique. Il n'est pas inutile de mentionner que Tillard cite abondamment le livre le plus

remet en question ou qu'on morcelle la littérature, ce concept qui lui-même n'a pas tout à fait trois siècles. William Marx vient, avec *La Haine de la littérature*, ajouter sa voix au chœur des oraisons funèbres qu'on se plaît à entonner à tue-tête depuis les années 1980².

Il serait néanmoins injuste de réduire le livre de Marx à ce contexte discursif, même s'il n'y est pas étranger : depuis 2005 avec *L'Adieu à la littérature*, puis avec sa *Vie du lettré* (2009), l'auteur érige les vastes charpentes d'un chantier de réflexions qui développe une manière de dire la littérature, une véritable poétique même, de livre en livre. *La Haine de la littérature* résonne néanmoins comme un aboutissement, là où la manière William Marx trouve sa plus convaincante expression.

Le sujet s'avère simple : *La Haine de la littérature* nous raconte tous les procès et, en deçà, toutes les accusations dont la littérature fit l'objet. En d'autres mots, il fait le portrait de l'antilittérature : « On nomme *antilittérature* tout discours qui s'oppose à la littérature et la définit en s'y opposant. » (p. 9) Cette antilittérature, on s'en doute, n'est pas seulement guerre

célèbre de William Marx pour appuyer sa réflexion : *L'Adieu à la littérature*, en effet, y occupe la belle place.

² Une bibliographie exhaustive des essais publiés sur le sujet serait pénible à édifier ; il y aurait un essai à écrire sur ces essais crépusculaires. Notons néanmoins Henri Raczymow et sa *Mort du grand écrivain* (1991) ; le *Contre Saint-Proust* de Dominique Maingueneau (2006) ; les (et le pluriel amuse, ici) *Fins de la littérature*, deux tomes d'essais réunis et présentés par Dominique Viart et Laurent Demanze (2012) ; même pluriel pour le dossier, publié sur Fabula, judicieusement nommé *Tombeaux de la littérature* (2009). Si elle n'est pas morte, au moins, la littérature est enterrée. C'est le constat qu'exprime Terry Eagleton à la fin de *Critiques et théories littéraires* (1994 [1983]) : « Le seul espoir que la théorie littéraire ait de se distinguer – en s'accrochant à un objet nommé littérature – est vain. Nous voilà forcé de conclure que ce livre est moins une introduction qu'un cimetière et que nous terminons en brûlant l'objet que nous cherchions à éclairer. » (p. 201)

totale contre une idée dangereuse ; elle est pour beaucoup compétition de discours, car tous ne voient pas d'un bon œil la « place de choix » que la littérature occupa dans l'histoire : « Tous les discours antilittéraires ne visent pas la mort de leur adversaire : ils se contentent souvent de l'écraser pour jouir à leur tour de l'existence. Si la littérature n'était pas là, l'antilittérature finirait par l'inventer. » (p. 12)

Afin d'organiser les accusations – diverses et souvent violentes – adressées à la littérature, Marx trouve une typologie des plus efficaces, capable, et cela s'observe dans son essai, de faire la synthèse des idées affûtées qu'on opposa aux lettrés. Comme de raison, le premier procès, peut-être le plus évident sur le plan des motivations, est celui de l'autorité : la littérature occupe une telle place dans la société qu'il faut lui enlever sa légitimité, sa valeur. À ce premier procès s'adjoint, naturellement, le second ; il s'avère en effet des plus complémentaires : c'est celui de la vérité :

Il y eut un temps avant les procès. Un temps mythique et mythifié par l'antilittérature elle-même, dans la Grèce la plus lointaine, où les poètes avaient des pouvoirs propres, où ils apparaissaient en serviteurs d'une transcendance, porteurs d'un discours prodigieux, qui en imposait : discours d'autorité et de vérité ; littérature d'avant l'antilittérature, à partir de laquelle se déterminèrent en chaîne toutes les réactions ultérieures, et sans la connaissance de laquelle les quatre procès à venir resteraient incompréhensibles. (p. 13)

Cet idéal justifie chez Marx les attaques : attaquer la littérature, à une époque, consiste à attaquer le pouvoir et la prétention de vérité qui anime ce pouvoir. On peut se demander, cela dit, pourquoi Marx part des Grecs. On peut toujours partir des Grecs, certes — les Grecs ont été le commencement et la fin de tout —, mais dans l'historiographie littéraire, on s'entend

généralement pour concevoir la gloire de la littérature au tournant du XVIII^e siècle, sur les friches de la Révolution française et des Lumières qui l'insufflait. Paul Bénichou n'écrivait-il pas, dans son bien nommé *Sacre de l'écrivain (1750-1830)* :

Le littérateur inspiré a remplacé, comme successeur du prêtre, le Philosophe de l'âge précédent. Les lettres romantiques ont proposé un nouveau substitut de la foi religieuse, plus proche d'elle : un substitut incertain, privé de sanction doctrinale officielle, ouvert aux doutes et aux blasphèmes, mais dont les défauts mêmes étaient, dans l'état des esprits, autant de mérites. [...] Ainsi la révolution romantique a moins consisté dans la transformation de la littérature que dans son étonnante promotion. (p. 275-276)

Du prêtre au philosophe puis au lettré, il y aurait, dans ce début du XIX^e siècle, une heure de gloire de la littérature ; mais deux raisons peuvent motiver Marx de ne pas trop s'y arrêter. La première est intrinsèque au phénomène, c'est-à-dire que le sacre dont parlait Bénichou avait quelque chose de factice, de bringuebalant : on ne pouvait qu'avec mesure y voir une heure heureuse. Loin de la mythification de la littérature en soi, on travaille plutôt à cette époque à réinventer le mythe de la littérature et à structurer, comme Marx le décrivait dans son *Adieu à la littérature*, un pouvoir éminemment problématique, toujours sur le point de s'effondrer : « Le temps des adieux correspond à une phase de transition entre deux mondes : celui où la littérature aspirait à la totalité et celui où elle réduit ses ambitions au minimum. » (p. 38) Car dès lors que la littérature occupe du pouvoir, elle modifie sa propre définition : c'est la crise de son concept. Son pouvoir dit son autonomie, son autonomie mène à l'art pour l'art, l'art pour l'art sape toute prétention au pouvoir : « Toute situation d'énonciation qui

supposait une communication directe et forte entre le poète et le lecteur tendit à devenir impensable [...]. La littérature se fonda désormais sur un écart de plus en plus grand avec le réel. » (p. 122). Ainsi, conscient de l'ambiguïté de ce sacre, Marx ne peut en faire, une nouvelle fois – puisqu'il voyait dans ce sacre le début de la fin de la littérature – le sommet de l'art littéraire. L'idylle doit être trouvée ailleurs.

Et voici la deuxième raison pour laquelle revenir aux Grecs s'avère avisé : le mythe qu'il lui permet de penser est aussi complet que confus, il est idéal au sens fort du terme – au sens platonicien du terme ! – dépourvu de fondement textuel, simple induction. Cette induction permet à Marx de montrer un phénomène pour le moins fascinant : la littérature aurait été fondée par ses ennemis. La boutade d'introduction gagne tout son sens. Il fallait en effet l'antilittérature pour que les lettres existent :

Ainsi en alla-t-il des poètes : ils racontaient le monde, les dieux, les héros [...], mais par l'effet d'une science infuse, une science sans conscience et sans preuve, celle que sans compter prodiguent les Muses à leurs serviteurs fidèles. Puis vint le philosophe, qui, quant à lui, savait véritablement, c'est-à-dire savait qu'il savait ou savait même qu'il ne savait pas [...]. Par la même occasion, il savait aussi que les poètes, eux, ne savaient pas d'un savoir authentique et n'en produisaient que l'apparence. (p. 32-33)

La leçon de la philosophie, premier discours antilittéraire, est claire : « ce quelque chose que font les poètes, ce n'est pas de la philosophie. Ah, la bonne leçon ! Ils en ont encore la joue toute chaude. Mais alors, si ce n'est pas de la philosophie qu'ils font, que font-ils ? » (p. 33) Il faut définir les poètes et Platon les définit dans sa *République* pour les condamner à l'exil. Or, ajoute Marx, c'est précisément parce que ces poètes étaient

audibles dans ce moment idéal qu'est la Cité grecque qu'il fallait prendre la peine de les mettre à la porte ; ils représentaient un ordre de discours puissant contre lequel la philosophie a acquis sa propre puissance. Cette réflexion des plus nietzschéennes donne d'ailleurs l'élan à Marx pour aborder le second procès, celui de la Vérité. Mais le philosophe n'est pas ici le procureur : à la place vient le scientifique.

Pour bien montrer que les ennemis de la littérature ne sont pas du même calibre, le chapitre sur le procès de la vérité s'ouvre sur une conférence de sir Charles Percy Snow pompeusement intitulée « Les deux cultures et la révolution scientifique ». L'essentiel de cette conférence renvoie dos à dos littérature et science, déplorant d'une part que celles-ci ne se parlent guère, comme irrémédiablement séparées et, d'autre part, sans en avoir l'air, que la science est bonne, grande, puissante, capable d'atteindre la vérité et que la littérature ne peut rien à rien : ultimement, montre bien Marx, la littérature est efféminée, et la science, virile. Entre raison et émotion, le même ravin, mais des acteurs différents. Or, Marx, qui déplorait avec un certain ton « fin de siècle », dans *L'Adieu à la littérature*, qui déplorait les écarts et égarements des lettres, n'hésite pas à les défendre contre cette *Haine de la littérature*, d'autant quand l'ennemi prête le flanc. Aussi Marx écrit-il, sur ce triste sir(e) Snow :

En quelques mois, le texte de la conférence fut reproduit, traduit et commenté sur toute la planète [...]. Quand on lit aujourd'hui ce texte non seulement insoucieux de la moindre élégance stylistique – quoique son auteur se délectât du titre d'écrivain –, mais rédigé dans une prose vulgaire que ne rachètent ni l'enfilade de platitudes bon enfant et de prétentieux souvenirs personnels [...] ni surtout l'incapacité à donner une signification précise aux principaux termes

employés, et moins qu'à tout autre à celui de culture, curieusement doté de la vertu de changer de sens d'une page à la suivante, on a bien du mal à s'expliquer le retentissement prodigieux dont bénéficia un tel discours, à moins au contraire que sa banalité même n'ait servi son succès international. (p. 67-68)

Ce chapitre sur la Vérité est sans doute le plus riche et le plus étonnant de l'essai ; les anecdotes y sont pénétrantes de sens : la querelle suivant la conférence de Snow, qui trouve comme pugiliste le grand critique anglais de l'époque, Leavis, paraît vite primordiale pour penser la littérature et son développement comme concept au milieu du XX^e siècle ; de même, les anecdotes autour de la conversion de Renan, de lettré à scientifique antilittéraire, ou encore les arguments vaseux contre la littérature proposés par Grégory Currie, sont tout simplement délectables. Les deux autres procès déçoivent moins qu'ils semblent un peu contraints : il s'agit des procès de moralité et de société. Après tout, ces procès sont pétris d'évidences, de *Madame Bovary* à l'engagement sartrien. Toutefois, s'il doit faire son pèlerinage de ce côté-là, Marx se garde bien de s'y alourdir et préfère l'angle inusité. Pour parler de la moralité, il choisit de présenter un brûlot de Tanneguy Le Fèvre intitulé *Futilité de la poésie* (1667). Marx montre avec limpidité que se joue dans l'attaque contre la littérature qu'effectue cet illustre inconnu l'accusation la plus cruelle :

En son principe le texte de Tanneguy Le Fèvre fils propose l'une des plus fortes diatribes antilittéraires qui soient et l'une des plus audibles aujourd'hui, et je ne le tire pas sans scrupule de l'oubli où il était à peu près tombé depuis plus de trois siècles, comme un biologiste exhumant des glaces le virus de la peste qui y était resté enfoui pendant des millénaires. Il me faut juste espérer qu'il ne reprenne pas vigueur à cette occasion. (p. 122)

Cette accusation, on l'aura deviné, c'est la futilité. La littérature ne brouille pas les mœurs, ne pervertit pas les âmes, non, la littérature est futile. Peut-on se permettre de perdre du temps, et d'en faire perdre à toute l'humanité, en lui donnant quelque place que ce soit dans nos sociétés ? L'argument porte, en effet, et fait mouche bien davantage que les froufroutements de soutanes.

De là, le dernier procès : la fonction sociale de la littérature. Ou, pour mieux dire : la littérature n'aurait aucune fonction au sein de la société. Reprise des procès précédents, mais ici traités de front, cet ultime procès consiste à voir comment on argua que la littérature ne servait à rien. L'exemple le plus parlant, et Marx le traite longuement et avec faconde, se trouve en France contemporaine, en ce symbole qu'est la *Princesse de Clèves*. On se souviendra de la polémique l'entourant, alors que Nicolas Sarkozy l'avait prise à partie : « Mais mettez-vous à la place de cette femme ou cet homme de 40 ans qui travaille, qui a une famille et qui doit en plus préparer des examens pour passer au grade supérieur, imaginez-vous qu'il [a] le temps [de lire ce livre] ? », demandait le président de la République. Le commentaire de Marx grince :

Il y a en effet de quoi faire pleurer Margot avec ce tableau pathétique au dernier degré : la mère de famille de quarante ans lisant madame de La Fayette d'une main et préparant de l'autre le repas pour ses enfants – version XXI^e siècle des *Pauvres Gens* de Victor Hugo. Le temps n'est pas loin où la lecture obligatoire des chefs-d'œuvre sera bannie par les conventions internationales comme traitement inhumain et dégradant. (p. 155)

La Princesse de Clèves comme symbole (plus tard, accompagnée de *La Recherche* de Proust) d'une littérature

perçue comme inutile par les utilitaristes de la société, cette médiocratie³ dont on parle ces derniers temps, gagne en amplitude grâce à la démonstration de Marx, résonnant avec les discours du XVIII^e siècle en Italie et les *Cultural studies* anglaises. Et finalement, on s'aperçoit que cet ultime procès, englobant tous les autres, s'avère le plus pernicieux, le plus actuel. La littérature n'a pas cessé d'avouer son inutilité depuis le *livre sur rien* et le *coup de dés* de Mallarmé ; c'était l'exposé de Marx dans *L'Adieu à la littérature*. L'argument porte d'autant : la littérature se veut inutile, peut-on se permettre l'inutile ? Les départements japonais qui ferment, les programmes qu'on rationne un peu partout : il semble que la réponse se fasse entendre.

On voit par ce ton que Marx se refuse à l'écriture universitaire ; il joue volontiers du quolibet, de l'insulte, gonfle ses phrases de soupirs exaspérés ou de sarcasmes bien sentis. Cette manière de dire la littérature et son combat parle beaucoup, en soi : Marx travaille en passeur à narrer la vie littéraire, la vie du lettré, ajoutant anecdotes sur analyses ; il juge plus souvent qu'il ne dissèque, ce qui permet de faire œuvre, contre précisément le discours de la raison socratique. Quelque chose dans ces lignes de *La Haine de la littérature* prend le parti de l'art contre le parti de la science, même si cette science peut être la supposée science des études littéraires. On ne s'étonnera pas de voir apparaître, d'ailleurs, au gré des pages, citations et propositions du *Démon de la théorie*.

³ Selon le titre d'Alain Deneault, *La Médiocratie*, Montréal, Lux Éditeur, 2015.

La manière

Si Marx défend ici la littérature, il faut s'entendre sur la littérature dont il parle. On ne s'attend pas à une conversion de celui qui, durement, reprochait à la littérature, dans son *Adieu*, d'avoir succombé à son ambition : « grisée par les pouvoirs qui lui étaient attribués, la littérature succomba à la tentation de revendiquer son autonomie. Elle fit brutalement sécession d'un corps social qui lui avait tout donné. » (p. 13). Succomber et trahir : à trop vouloir être soi-même, on s'éloigne de ceux – le peuple, la masse démocratique, le grand public – qui comptent vraiment dans la structuration sociale de la littérature. Cette thèse de la « contradiction » intrinsèque à la littérature, chère à Jacques Rancière, a deux conséquences en études littéraires, et Marx les embrasse toutes deux. La première consiste à préférer un objet d'analyse à un autre. José-Luis Diaz, dans sa contribution à l'histoire critique intitulée *L'Homme et l'œuvre* (2011), montre bien que le structuralisme et la Nouvelle Critique plus généralement ont, en s'éloignant de la figure de l'auteur, compliqué le rapport que la critique pouvait entretenir avec la littérature, en conséquence de quoi le grand public ne pouvait plus rien comprendre à ce discours abscons, détaché de la réalité des *persona* :

De là un clivage très marqué, conséquence du processus d'autonomisation de la littérature commencé au milieu du siècle précédent, entre "grand public" et élite : le premier, friand de révélations sur l'"homme", en trouve pâture grâce aux médias, nouveau moteur de la machine biographique ; la seconde propose par réaction une mystique de l'œuvre sans auteur. (p. 219)

Le discours scientifique du structuralisme, plus près de Socrate que du Poète idéal, pose des problèmes, en effet : le

lecteur moyen n'aura pas le bonheur cathartique, fait de passion et d'émotion, de voir l'écrivain à l'œuvre, dans sa vie qui l'insuffle. Ce refus biographique, que dénonce également Dominique Maingueneau dans son bien nommé *Contre Saint-Proust* (2006), paraît absurde pour les nouveaux critiques littéraires en ce qu'il est doctrinaire et sert à retirer la littérature du réel. Revenir d'une certaine manière, plus prudemment qu'on ne le fit certes, à la biographie d'écrivains et à son ancrage dans le réel permettrait de renouer avec une littérature transitive, non plus techniciste – et en son sens, sans portée –, mais humaniste, sociologisée, à proximité du lecteur et, par-là, touchante. William Marx écrit dans cet esprit ; sa *Vie du lettré* en ouvrait la voie et, avec *La Haine de la littérature*, on voit bien comment cette méthode porte fruit : il n'hésite pas à personnaliser ses descriptions des acteurs en place, à dramatiser ses analyses, bref, à renouer avec une critique littéraire que le public non universitaire saurait apprécier, multipliant boutades et anecdotes. Et, faut-il le mentionner, cela se fait de façon efficace, structurée et convaincante.

La seconde conséquence semblera bien proche de la précédente. Dans *Critique de la critique* (1984), Tzvetan Todorov poursuit sa conversion de la science littéraire vers la littérature humaniste ; pour ce faire, il traîne un peu dans la boue la vulgate formaliste et structuraliste pour en venir à des penseurs moins rigides que sont Bakhtine, Nortrop Frye et, oui, Paul Bénichou, auquel il donne la parole. Bénichou a des mots très durs sur la Nouvelle Critique :

Ce qui frappe davantage, et établit un air de parenté entre toutes les variétés de la nouvelle critique, c'est d'une part le peu de souci qu'elles semblent avoir, dans certaines de leurs interprétations, de la signification manifeste des textes et,

d'autre part, leur prédilection pour un langage de spécialité impénétrable au lecteur ordinaire ! (p. 161)

On vient de traiter de ce lecteur ordinaire ; mais ce lecteur ordinaire n'est seulement sourd à l'objet d'analyse de la nouvelle critique – le texte plutôt que l'auteur –, il l'est aussi à la manière, à l'écriture spécialisante qui semble même, comprend-on, se suffire à elle-même. Car voici où mène cette charge de Paul Bénichou : la manière de la nouvelle critique n'a que faire de la vérité (signification manifeste) ou de la compréhension (langage impénétrable), et ces deux indifférences sont intimement liées. Elles disent l'autotélisme du discours littéraire (ou du discours sur la littérature), discours qui n'aurait de vérité qu'en lui-même et de lecteur que l'initié. Ce que dénonce Bénichou, Georg Simmel en faisait le fondement de la tragédie de la culture. L'analyse de la culture, qui passait à l'époque par la philologie, écrivait Simmel, fonde un « savoir superflu » « n'obéissant plus qu'à sa propre logique objective » :

la technique déploie raffinement sur raffinement, mais ce sont seulement ses perfectionnements à elle, et non plus ceux du sens culturel de l'art. Cette spécialisation abusive [...], impitoyable et démoniaque, impose sa propre loi à leur développement, n'est qu'une forme spécifique de cette fatalité universelle qui pèse sur les éléments culturels : le développement des objets est soumis à sa propre logique [...] et dans la conséquence de cette logique, ils s'écartent de la direction dans laquelle ils pourraient s'intégrer à l'évolution psychique individuelle des êtres humains. (p. 210)

L'évolution des êtres humains n'a que faire de la technique littéraire et de sa pseudo-science, dit Simmel. Mais tout cela semble tenir Marx et son livre à l'écart. Après tout, il ne serait pas le premier essayiste à parler de la littérature librement, et cette écriture libre, cette méthodologie de

l'anecdote, peut aussi bien s'expliquer pragmatiquement ; publier dans la collection « Paradoxe » des Éditions de Minuit, ce n'est tout de même pas comme publier aux Presses universitaires de France. Pourtant, il faut insister : Marx place, dans tous les procès contre la littérature, un discours raisonné (la philosophie dans le procès d'autorité), scientifique (Snow dans le procès de la vérité) et utilitariste (pour les procès de moralité et de société). En contestant que la littérature ne sait rien, ne trouve rien, ne sert à rien et aussi bien qu'elle n'intéresse personne (voilà résumés les quatre procès), Marx conçoit un essai pénétrant sur l'histoire des idées en Occident, capable de captiver les néophytes, de stimuler les spécialistes. Voilà un essai, en ce sens, des plus performatifs. Un essai qu'on pourra accuser d'humanisme, de trahison envers la critique et ses exigences, peut-être bien. On sait cependant que, chez Marx, la littérature a trahi la première. Trahir la littérature et son discours autonomiste institue le naturel retour du transitif.

Bibliographie

- BÉNICHOU, Paul. (1985 [1973]), *Le Sacre de l'écrivain, 1750-1830. Essai sur l'avènement d'un pouvoir spirituel laïque dans la France moderne*, Paris, José Corti.
- DIAZ, José-Luis. (2011), *L'Homme et l'œuvre. Contribution à une histoire critique*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Littéraires ».
- EAGLETON, Terry. (1994 [1983]), *Critique et théories littéraires. Une introduction*, traduit de l'anglais par Maryse Souchard, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Formes sémiotiques ».

- MAINGUENEAU, Dominique. (2006), *Contre Saint Proust ou la fin de la littérature*, Paris, Belin.
- MARX, William. (2005), *L'Adieu à la littérature*, Paris, Minuit, coll. « Paradoxe ».
- . (2009), *Vie du lettré*, Paris, Minuit, coll. « Paradoxe ».
- SIMMEL, Georg. (1988 [1914]), *La Tragédie de la culture*, traduit de l'allemand par Sabine Cornille et Philippe Ivernel, Paris, Rivages, coll. « Petite Bibliothèque ».
- TODOROV, Tzvetan. (1984), *Critique de la critique. Un roman d'apprentissage*, Paris, Seuil.